

# Entre Orient et Occident : Hue de Rotelande et l'héritage antique

Michelle Szkilnik

Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Dans le dernier quart du XII<sup>e</sup> siècle, pour les clercs et écrivains détenteurs d'une sagesse et d'un savoir qu'ils entendent faire fructifier, le « romanz », la langue romane, devient un moyen privilégié de s'évader dans un univers de fiction où toutes les règles sont à inventer. Toutes, pas exactement, car depuis le milieu du siècle, les auteurs des romans dits antiques parce qu'ils reprennent de grands mythes (histoire de Thèbes, de Troie, aventures d'Enée), ont profité du statut de traduction-adaptation de leurs « mises en roman » pour se détacher des modèles latins et créer un univers de fiction en partie original. Le rapport entre Orient et Occident se pense donc sur le modèle d'une *translatio studii*, bien décrite par Benoît de Sainte-Maure dans son prologue du *Roman de Troie*. Quelque dix ou vingt ans plus tard, les nouveaux écrivains, comme Chrétien de Troyes dans le prologue de son *Cligès*, redoublent cette *translatio studii* d'une *translatio imperii* : la prouesse chevaleresque si parfaitement illustrée par les Grecs, puis les Romains, s'est à présent arrêtée en France<sup>1</sup>. Au déplacement géographique s'ajoute un décalage temporel. Le prestige de l'Orient est rejeté dans un passé perdu à jamais. C'est dans ce contexte d'une opposition à la fois spatiale et temporelle entre Orient et Occident qu'il faut examiner la naissance de ce nouveau genre hybride appelé à conquérir la littérature, le roman, ce « Bâtard conquérant » pour reprendre le titre d'un ouvrage récent<sup>2</sup>. Le rôle de Chrétien de Troyes dans la formation de ce nouveau genre, le choix qu'il a fait d'abandonner le matériau antique pour mettre à l'honneur la matière de Bretagne, sont bien connus. Le prologue des *Lais* de Marie de France, dans lequel cet auteur qui écrivait pourtant dans le milieu qui a vu

---

<sup>1</sup> Voir Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd. L. Harf-Lancner, Paris, Champion Classiques, 2006, v. 30-44.

<sup>2</sup> Il s'agit du livre de Francis Gingras, *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Champion, 2012.

naître les romans antiques, justifie le choix d'une matière bretonne encore peu exploitée, a lui aussi été largement commenté. C'est pourquoi j'ai choisi de m'intéresser à un auteur moins célèbre, bien qu'il soit l'exact contemporain de Chrétien et de Marie : Hue de Rotelande<sup>3</sup>. Lui aussi participe à ce débat sur la qualité de la matière et prend une position particulièrement originale par rapport à l'héritage antique.

Hue de Rotelande est un gallois, originaire de Rhuddlan, dans le comté de Flintshire. Il a rédigé en anglo-normand deux longs poèmes narratifs, *Ipomédon* et *Protheselaiüs*, entre 1174 et 1191, selon les estimations de A. J. Holden, l'éditeur des deux œuvres<sup>4</sup>. Vivant à la lisière du pays de Galles, près d'Hereford, ami peut-être de Gautier Map<sup>5</sup>, Hue a sans aucun doute connu les œuvres de bon nombre de ses contemporains qui écrivaient dans le même milieu que lui : Marie de France, Thomas et bien entendu les auteurs des romans antiques. A-t-il eu accès à celles de Chrétien de Troyes ? C'est possible<sup>6</sup>. En tout état de cause, il a joyeusement mêlé les souvenirs de ses lectures pour composer deux récits qui se démarquent des œuvres contemporaines par la manière dont ils maintiennent en tension l'héritage antique et la nouvelle matière à la mode, la matière bretonne.

*Ipomédon* raconte comment un jeune amoureux craintif accomplit de multiples exploits pour conquérir une jeune femme, la Fièrre, dont le nom suggère qu'elle n'est pas de conquête facile. En vérité, elle tombe très vite amoureuse elle aussi du héros et si, doutant de sa valeur chevaleresque, elle se défend d'abord de l'aimer, elle se rend vite compte qu'il est le mari qu'elle a toujours souhaité. Mais c'est lui à présent qui sous couvert de sa timidité face à sa dame,

<sup>3</sup> L'ouvrage de Francis Gingras lui consacre quelques développements.

<sup>4</sup> *Ipomédon, poème de Hue de Rotelande (fin du XII<sup>e</sup> siècle)*, éd. A. J. Holden, Paris, Klincksieck, 1979. *Protheselaiüs, by Hue de Rotelande*, éd. A. J. Holden, London, Anglo-Norman Text Society, 3 vol., 1991. Ce sont mes éditions de référence. Les deux poèmes ont été traduits par M. L. Chénier dans *Récits d'amour et de chevalerie (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, sous la dir. de D. Régnier-Bohler, Paris, Laffont (coll. Bouquins), 2000.

<sup>5</sup> Selon la manière dont on interprète une allusion à cet auteur dans *Ipomédon* : voir les remarques d'A. J. Holden dans l'introduction à son édition d'*Ipomédon*, p. 8-10.

<sup>6</sup> Sur ce point, voir les opinions divergentes de W. Calin, « The Evaluation and Undermining of Romance: *Ipomedon* », In : *The Legacy of Chrétien de Troyes*, K. Busby, D. Kelly, N. Lacy eds, Amsterdam, Rodopi, 1987, t. II, p. 111-124, et de F. Mora, « Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », In : *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, vol. 1, p. 97-114.

se dérobe et la tourmente<sup>7</sup>. Tout finira bien cependant : Ipomédon épousera la Fièrre. *Protheselaüs* raconte l'histoire du fils d'Ipomédon, privé de son héritage par son propre frère Daunus. Amoureux de la belle reine de Crète, Médée, et aimée d'elle, il va connaître toutes sortes de déboires avant de rentrer en possession de son héritage et d'épouser son amie. Le fil principal de l'intrigue peut paraître assez simple dans un cas comme dans l'autre, mais les deux romans regorgent de rebondissements, retournements, digressions qui sont l'occasion de multiplier les personnages et les péripéties sans autre logique apparente que le plaisir de conter.

Les critiques ont de longtemps remarqué qu'Hue de Rotelande a repris les noms de personnages qui figurent dans *Thèbes*, *Troie* et l'*Eneas*. Ipomédon, le héros du premier roman, est l'un des chefs de l'armée argienne. Protheselaüs, son fils, héros du second roman, est le roi de Phylace, tué par Hector dans le *Roman de Troie*. Enée le rencontre en enfer dans l'*Eneas*. Si cette pratique est bien développée dans *Ipomédon* qui emprunte une bonne vingtaine de noms aux trois romans antiques, elle s'emballe dans *Protheselaüs* qui compte une trentaine d'emprunts et ajoute même une autre source : le *Roman d'Alexandre*. Loin de passer sous silence les liens entre ses romans et les romans antiques, Hue les exhibe mais, avec aplomb, il retourne le sens de l'emprunt en prétendant que le *Roman de Thèbes* est tiré d'*Ipomédon* :

De ce estorie, ke ai ci faite,  
Est cele de Tebes estraite ;  
A Thebes fut Ipomedon,  
Aillurs querrez, si vus est bon,  
Cument ilokes li avint. (v. 10541-10545)

En revanche, malgré la récurrence, en une sorte de basse continue, du thème des frères ennemis et de celui de l'inceste<sup>8</sup>, les personnages vivent des aventures qui ressemblent plutôt à celles que connaissent les chevaliers de Chrétien

<sup>7</sup> Au point d'imaginer à la fin de se faire passer pour son rival, le roi d'Inde majeure, et de laisser croire à la Fièrre que celui dont elle est devenue passionnément amoureuse est mort dans le duel qui l'a opposé à ce roi.

<sup>8</sup> Voir F. Mora, « Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », art. cit., et M.-L. Chénierie, « La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », *Miscellanea Mediaevalia, mélanges offerts à Philippe Ménard*, tome 1, p. 349-359, Paris, Champion, 1998 ; du même auteur, « Dénomination et anthroponymie dans les romans de Hue de Rotelande », *Lettres Romanes*, LII, n° 1-2, 1998, p. 203-234.

ou les héros de Marie de France. Motifs empruntés à la lyrique<sup>9</sup>, ou séquences à tonalité bretonne<sup>10</sup> introduisent les auditeurs / lecteurs dans un univers bien éloigné de celui des romans antiques<sup>11</sup>. Alors pourquoi avoir choisi de donner aux personnages des noms tirés de ces romans ? Pourquoi les faire évoluer dans un espace géographique qui sans être exclusivement oriental n'en est que fort peu breton<sup>12</sup> ? Cette apparente disjonction entre un habillage antique et un contenu bretonnant, particulièrement marquée dans *Protheselaüs*, constitue une tentative de conciliation entre des héritages divergents, dont Médée me paraît être l'emblème.

Dans la majorité des cas, les noms antiques repris par Hue de Rotelande semblent de simples leurres, qui, certes, font signe vers leur roman d'origine, mais désignent des homonymes des héros antiques. Daunus par exemple, père de Turnus dans l'*Eneas*, devient le frère de Protheselaüs, tandis que Turnus est le nom du père d'un fidèle allié de Protheselaüs, Melander. Hue peut affubler un personnage secondaire du nom d'un héros antique très célèbre tandis que ses propres héros et héroïnes portent le nom de personnages de second plan dans les romans antiques. Cette redistribution ne se fait pas sans malice. C'est ainsi qu'Adraste, le célèbre roi d'Argos dans *Thèbes* et dans *Eneas*<sup>13</sup>, devient dans *Ipomédon*, un duc d'Athènes amoureux de la Fièrre. Il a à son service un devin, nommé Amfioraus, comme l'archevêque devin d'Adraste dans *Thèbes*. Alors que l'augure de *Thèbes* interprète correctement les sorts et peut révéler à son souverain la terrible défaite que subira l'armée argienne et qui verra la mort de Capanée, Polynice, Tydée, Hippomédon et Parthénopée<sup>14</sup>, entre autres preux, le devin du duc d'Athènes voit dans les étoiles la date du tournoi en

<sup>9</sup> Par exemple, la reverdie (*Ipomédon* v. 559-565 et v. 8903-8909 ; *Protheselaüs* v. 2477-2488), la séparation du cœur et du corps de l'amant quand il quitte sa dame (*Protheselaüs* v. 3685-3688) et le développement sur le pouvoir d'amour (*Protheselaüs* v. 3685-3688).

<sup>10</sup> Comme la fée à la fontaine, le chevalier défenseur d'un gué, l'oiseau messager, la navigation au hasard des flots.

<sup>11</sup> Les romans antiques utilisent aussi des motifs lyriques comme celui de la reverdie, mais cela a précisément pour effet de les éloigner de l'univers antique qu'ils sont supposés décrire.

<sup>12</sup> Sur ce point, voir M. Guéret-Laferté, « Les chemins de l'aventure dans les romans de Hue de Rotelande », *La Géographie dans les textes narratifs médiévaux*, Actes du colloque du Centre d'études médiévales de l'Université d'Amiens (mars 1996), Wodan 62, Greifswald, Reineke-Verlag, 1996, p. 51-58, et M.-L. Chénierie, « La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 211-212.

<sup>13</sup> Mais il est un roi de Sicile allié de Priam dans le *Roman de Troie*.

<sup>14</sup> Voir *Le Roman de Thèbes*, éd. F. Mora, Paris, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1995, v. 2138-2140. Toutes mes références au *Roman de Thèbes* sont empruntées à cette édition.

l'honneur de la Fièrre mais omet d'en observer le résultat. Son seigneur est donc battu à plate couture par Ipomédon et malgré sa promesse d'offrir de belles forteresses grecques à son vainqueur (dont Mycènes<sup>15</sup>), il doit renoncer à porter les armes ce jour-là au tournoi<sup>16</sup>. Cet exemple montre qu'Hue a bien à l'esprit le rôle des personnages dont il emprunte les noms. Par les jeux de décalage qu'il introduit, il invite à jeter un regard peut-être moqueur, en tout cas distancié, sur les œuvres antérieures. Son Adraste est bien toujours grec. Duc d'Athènes, il n'en possède pas moins des cités en Argolide. Comme son homonyme dans *Thèbes*, il va subir une cuisante défaite dont les conséquences toutefois sont bien moins sérieuses.

Ces emprunts qui mettent en évidence la virtuosité d'Hue de Rotelande n'ont-ils cependant qu'une valeur parodique et d'autre dessein que d'amuser le public ? Il me semble que ce qui n'était peut-être en effet qu'un exercice ludique à l'origine évolue vers une entreprise plus sérieuse (peut-être ratée selon certains critiques modernes<sup>17</sup>) qui tente de conjuguer des héritages divers pour faire surgir un monde fictionnel harmonieux, neuf et néanmoins paré du prestige de l'antiquité. D'*Ipomédon* à *Protheselaüs*, un projet s'affirme en effet que l'usage des noms propres éclaire. Nous avons vu que les noms tirés des romans antiques se multipliaient de manière vertigineuse dans le second roman. Il faudrait ajouter qu'apparaissent aussi d'autres noms qui renvoient à un autre univers fictionnel. Alors que seule l'héroïne dans *Ipomédon* portait un nom signifiant, la Fièrre (la *Fiere demoisele*, la *Fiere Pucele*), dans *Protheselaüs*, les noms formés de cette manière sont plus nombreux : le Bloi Chevalier, le Chevalier Faé, la Pucele de l'Isle, la Pucele Salvage. Parallèlement l'action, dans la seconde partie, se recentre sur des régions occidentales présentées comme reculées et dangereuses, la Lombardie, puis le Val de Maurienne. Apparaissent aussi des types de personnages, un forestier, un ermite, et des lieux, un gué, un *boscage*, une *chalcee*, qui renvoient à la matière bretonne<sup>18</sup>. Le héros, originaire des Pouilles, passé par la Crète, arrive presque au terme de son itinéraire dans des terres occidentales qu'il est chargé de pacifier.

<sup>15</sup> Mycènes est une cité voisine d'Argos.

<sup>16</sup> L'épisode mettant en scène Adraste s'étend du v. 5557 au v. 5764.

<sup>17</sup> A. J. Holden, F. Mora et M.-L. Chénierie s'accordent tous à juger *Protheselaüs* inférieur à *Ipomédon*. Voir en particulier l'introduction à l'édition d'A. J. Holden, vol. III, p. 4 : « *Protheselaüs* is a disappointing sequel to *Ipomedon*, of which it often gives the impression of being a watered-down version. »

<sup>18</sup> Sur ce nouvel espace, voir M. Guéret-Laferté, « Les chemins de l'aventure dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 57.

Faut-il voir dans ce déplacement et ce changement de tonalité les indices d'une implacable *translatio* dont le but, qu'Hue de Rotelande n'aurait pourtant pas réussi à atteindre, serait l'univers arthurien ? Le modèle qu'il souhaite construire me paraît plus complexe. La manière dont il reprend le motif du chevalier blessé par une lance empoisonnée qui s'abandonne aux hasards de la navigation est de ce point de vue significative<sup>19</sup>. Chez Thomas, Tristan se déplace vers l'ouest. Il aborde en Irlande où deux magiciennes, la reine Iseut et sa fille Iseut la blonde le guérissent. Protheselaüs, blessé par une lance empoisonnée en Calabre du fait de la jalousie d'une femme<sup>20</sup>, navigue vers l'est. Il échoue en Crète où Sibille, une autre magicienne, tante de Melander, le sauve d'une mort certaine. Si, comme l'a remarqué F. Mora, au lieu de trouver l'amour au terme de sa pérégrination, Protheselaüs obtient l'amitié de Melander<sup>21</sup>, c'est pourtant bien en Crète que se trouve la femme qu'il aime sans l'avoir jamais vue. La Crète, aux marges de l'univers antique, devient ainsi une sorte de contrepoint de l'Irlande, île des merveilles bretonnes elle-même en marge du monde tristanien et arthurien. Mais alors que, dans l'imaginaire médiéval, l'Irlande conserve son statut de terre sauvage et inhospitalière, et ce jusqu'au *Méliador* de Froissart<sup>22</sup>, la Crète, ancien royaume de Minos, qui abritait un monstre terrifiant, s'est transformée en lieu accueillant<sup>23</sup> où le héros trouve amour et amitié et sur lequel il règnera à son tour à la fin du roman<sup>24</sup>. En épousant la reine Médée, en mariant la Pucelle Sauvage, maîtresse du Val de Maurienne, à Melander, Protheselaüs réalise l'union de l'Orient et de l'Occident. Hue de Rotelande ne propose donc pas le modèle d'une *translatio* d'est

<sup>19</sup> A. J. Holden, M. Guéret-Laferté et F. Mora ont tous repéré ici l'influence de la légende de Tristan (A. J. Holden, introduction à *Protheselaüs*, vol. 3, p. 7 ; M. Guéret-Laferté, « Les chemins de l'aventure dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 57 ; F. Mora, « Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », art. cit., p. 100).

<sup>20</sup> Candace, femme d'Egéon et amante du traître Pentalis, tente de séduire Protheselaüs, dans un épisode inspiré peut-être de *Lanval*. Repoussée, elle fait savoir à Pentalis que le héros est en Calabre. Celui-ci lui tend une embuscade et le frappe à l'épaule d'une lance empoisonnée alors qu'il vient d'embarquer pour fuir le pays. Voir v. 1575-2086 pour l'ensemble de l'épisode.

<sup>21</sup> F. Mora, « Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », art. cit., p. 100.

<sup>22</sup> Sur l'image de l'Irlande dans les textes littéraires médiévaux, voir J. M. Boivin, *L'Irlande au moyen âge, Giraud de Barri et la « Topographia Hibernica »* (1188), Paris, Champion, 1993.

<sup>23</sup> Voir la description de la cour de la reine et de la prairie où se tiennent les jeux sportifs qu'elle a organisés v. 2853-2932.

<sup>24</sup> Protheselaüs est devenu roi de Pouille, de Calabre et de Crète. Je me sépare ici de l'interprétation de M. Guéret-Laferté qui estime que le déplacement de l'intrigue de Sicile en Crète est uniquement un moyen d'exploiter les ressources narratives du voyage en mer (« Les chemins de l'aventure dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 57).

en ouest, mais plutôt celui d'un aller-retour fécond entre les deux pôles du monde géographique et littéraire.

On peut alors suggérer quelques hypothèses sur le choix déconcertant de nommer l'héroïne du second roman Médée. L'idée semble n'être venue à Hue de Rotelande que dans un second temps. Le personnage existe en effet déjà dans *Ipomédon*, mais il n'a pas de nom : il s'agit de la reine de Sicile, femme du roi Meleager, lequel est lui-même oncle de la Fièrre. La reine joue un rôle important sans être l'héroïne du roman. Le jeune Ipomédon obtient en effet de la servir et devient son favori. De nombreux épisodes montrent de manière savoureuse le service que le héros lui rend en lui apportant le gibier qu'il a prétendument attrapé pendant que se déroulent de grands tournois auxquels il dit ne pas vouloir prendre part, alors même qu'il s'y rend incognito et en est le vainqueur. Amoureuse de lui en secret, la reine doit pourtant accepter qu'il lui préfère la Fièrre. Or elle réapparaît, veuve, dans *Protheselaiüs*. Devenue reine de Crète, elle porte désormais un nom : Médée, et nourrit un nouvel amour, cette fois pour le fils de son ancien favori, Protheselaiüs qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son père. Je ne commenterai pas le parfum d'inceste qui flotte sur la nouvelle passion de Médée. M. L. Chénierie en a déjà fait mention<sup>25</sup>. Je voudrais plutôt montrer comment doter la reine du nom de Médée va permettre à Hue de Rotelande de prendre ses distances avec le roman de *Thèbes* et celui de *Troie* sans toutefois couper le lien qui unit tous ces textes. Si *Thèbes*, comme nous l'avons vu, est clairement à l'horizon d'*Ipomédon*, un autre mythe toutefois le travaille de manière souterraine, celui des Argonautes. Plusieurs personnages d'*Ipomédon* évoquent en effet les héros de ce récit, à commencer par Jason, jeune parent de la Fièrre qui va devenir l'ami et l'écuyer d'Ipomédon. Un second personnage fait entrer de manière plus discrète l'histoire de Médée. Il s'agit d'Egéon, messenger d'Ipomédon qui lui rapporte fidèlement tout ce qui se passe à la cour de la Fièrre. Egéon n'apparaît pas dans les romans antiques à ma connaissance. En revanche il évoque le roi Egée, qui recueille Médée à Athènes et finit par l'épouser. Un compagnon de Capaneüs, demi-frère d'Ipomédon, porte par ailleurs le nom de Perseüs. Personnage peu connu, c'est l'oncle de Médée qui s'est emparé du royaume de Colchide après avoir détrôné le père de la magicienne selon les *Fabulae* d'Hyginus. Il n'est pas impossible qu'Hue ait trouvé le nom dans ce manuel de

<sup>25</sup> Voir M. L. Chénierie, « La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 356. Dans « Dénomination et anthroponymie dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 214-215, elle note combien l'ombre de l'inceste plane largement sur les deux romans.

mythologie fréquenté par les écoliers du Moyen Âge<sup>26</sup>. Enfin Hue met en scène un Créon, neveu de Léonin, le prétendant de la Fièrre. Ce Créon est amoureux d'Ismeine, confidente de la Fièrre<sup>27</sup>. Cette alliance de noms fait encore une fois surgir le danger de l'inceste puisque dans la légende œdipienne Créon est l'oncle d'Ismène. Mais dans la mythologie grecque il a aussi un homonyme, le roi de Corinthe qui accueille Jason et Médée. Jason tombe amoureux de sa fille Creuse, ce qui suscitera la terrible vengeance de Médée. L'homonymie dans la mythologie favorise donc la confusion entre l'histoire de Thèbes et celle de Médée, dont profite Hue de Rotelande<sup>28</sup>.

Ces fils ténus tissés autour de Médée sont rassemblés dans *Protheselaüs*. Non seulement dans son second roman Hue baptise son héroïne féminine Médée, mais encore certains des personnages que nous venons d'évoquer réapparaissent dans *Protheselaüs*. Jason est devenu seigneur de Rhodes. Fidèle compagnon d'Ipomédon, il apporte son secours au fils de son ancien maître. Egéon à présent seigneur de Calabre accueille sur ses terres le héros forcé à l'exil. Sa femme Candace, sorte de double négatif de Médée, concocte à l'égard de Protheselaüs une trahison impliquant l'usage de poison, en conséquence de quoi, on s'en souvient, Protheselaüs, blessé, arrive en Crète. D'autres personnages que leur nom lie à la magicienne font leur entrée dans *Protheselaüs*. Un dénommé Hercule, athlète grec, accomplit toutes sortes d'exploits sportifs avant de se faire distancer par Protheselaüs dans des jeux sportifs organisés par la reine Médée<sup>29</sup>. Le roi du Danemark, qui sera d'abord l'ennemi, puis le fidèle allié du héros, s'appelle Thésée. Enfin les deux romans d'Hue font surgir un comte nommé Minos, comte de Bretagne dans *Ipomédon*, d'une région non précisée dans *Protheselaüs*. Est-ce le même ? Dans le premier roman, il est mis en déroute par Ipomédon, dans le second, partisan de la Pucelle de l'Ile, il est fendu en deux par Melander. Certes le Minos antique n'intervient pas dans l'histoire de Médée, mais il est lié à Thésée et surtout il est le roi de Crète. Médée dont l'armée va combattre aux côtés de celle de

<sup>26</sup> Voir l'introduction à l'édition d'A. J. Holden, vol. III, p. 9. Voir aussi M. L. Chênerie, « Dénomination et anthroponymie dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 209.

<sup>27</sup> La jeune femme se révèle beaucoup moins courtoise que son homonyme du *Roman de Thèbes*. Dans *Protheselaüs*, Ismeine, mariée à Tholomeu à la fin d'*Ipomédon*, vit désormais en Bourgogne, fief de son époux.

<sup>28</sup> À cette liste, il faudrait ajouter, selon M. L. Chênerie, Jasius, vassal du roi Meleager, qui apparaît dans l'épisode du tournoi et qui est un Argonaute chez Hyginus. (« La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 219).

<sup>29</sup> Voir v. 3085-3229.



Thésée pour délivrer Protheselaüs prisonnier de la Pucelle de l'Île, remplace le Minos antique sur le trône de Crète, tandis que le Minos médiéval se trouve être à présent comte de Bretagne ! Cette inversion de la valeur symbolique des lieux entre en résonance avec celle, implicite, qui faisait de la Crète une Irlande plus hospitalière.

Médée, à qui s'attachent pourtant de noires histoires de vengeance, de jalousie et d'infanticide, est l'objet du même retournement paradoxal. On peut, comme le fait M.L. Chénierie, y voir une intention misogynne<sup>30</sup>. Les deux héroïnes de Hue, la Fièvre et Médée, sont présentées comme des créatures manipulatrices, potentiellement dangereuses, n'était que leur passion pour les héros de chacun des romans leur ôte toute capacité de nuire. La toute puissante magicienne Médée serait ainsi réduite à n'être qu'une amoureuse un peu ridicule. Une scène pourtant suggère une autre interprétation. Lorsque le héros la rencontre pour la première fois, Médée est assise au bord d'une fontaine aux vertus miraculeuses : l'eau guérit en effet du mal de dents, de la lèpre, de la fièvre et de toutes sortes d'autres maladies. Sur ses rives poussent des plantes médicinales. La reine Médée possède une fontaine qui lui permet de rivaliser avec la magicienne antique, mais qui n'a que des propriétés bénéfiques, à la différence des poisons que son homonyme antique prépare volontiers. Hue décrit ensuite la dame comme le parangon de la beauté féminine dans un portrait qui n'est pas sans rappeler celui que Marie de France dresse de la fée de *Lanval*. Certes les descriptions sont topiques : blancheur, blondeur, élégance. Le détail de la peau blanche qui apparaît sous le laçage de la tunique, présent dans les deux portraits, semble toutefois plus original. Dans le *Roman de Thèbes*, Antigone laisse bien voir sa peau nue sous son biau<sup>31</sup>. Mais le poète ne mentionne pas les lacets du vêtement<sup>32</sup>. Médée semble ainsi conjuguer la beauté de la fée et celle d'Antigone, l'héritage celtique et l'héritage antique. Mais il y a plus. Auprès d'elle se trouve la reine Hélène « Que l'em tint dunc par chescun regne/ Del siecle la plus bele femme. »

<sup>30</sup> « La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 356.

<sup>31</sup> Comme Didon (v. 528) et Camille v. 4099 dans l'*Eneas* (éd. Aimé Petit, Paris, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1997).

<sup>32</sup> « Ele iert vestue en itel guise/ De chainse blanc e de chemise/ Que tuit li costé li pareient,/ Ki de deus parz lacié esteient. » (*Lanval*, In : *Lais Bretons (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Marie de France et ses contemporains, éd. N. Koble et M. Ségué, Paris, Champion Classiques, 2011, v. 559-562). « La char parmi les laz pareit,/ Qui plus blanche que nef esteit. » (*Protheselaüs*, v. 2951-2952). « La blanche char desoz pareit. » (*Thèbes*, éd. F. Mora, Paris, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1995, v. 4125).

(v. 2935-2936). Aucun doute sur l'identité de cette reine : c'est Hélène de Troie, considérée en effet comme la plus belle femme du monde dans toute la littérature du Moyen Âge. *Protheselaüs* associe donc deux femmes également réunies dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure qui, on s'en souvient, commence par le récit de l'expédition des Argonautes en Colchide<sup>33</sup>. Mais si l'une est clairement le personnage mythique, l'autre est devenue une héroïne « moderne ». Hue déclare pourtant d'elle qu'elle l'emporte en beauté sur l'héroïne antique :

Co fut veir qu'el fu bele asez,  
 Mais n'ateint ren a la beltez  
 Que ot la reine Medea.  
 Tutes celes del mond passa  
 De curteisie e de bonté,  
 De largesce e de belté. (v. 2937-2942)

Médée surpasse Hélène par sa beauté, mais aussi par ses vertus courtoises. Elle incarne les valeurs du nouveau roman qu'Hue est en train d'illustrer. En préférant une Médée transformée, « celtisée », à l'Hélène troyenne, *Protheselaüs* remet en cause l'héritage troyen comme *Ipomédon* a contesté l'influence thébaine. La beauté de Médée ne conduit pas à la guerre, mais au contraire suscite l'amour et scelle l'alliance entre l'Orient et l'Occident. Une alliance féconde puisque, nous assure le roman, les époux ont eu de nombreux enfants, filles et garçons, dont Hue se réserve de nous raconter l'histoire dans un avenir éloigné. Si la Médée antique avait tué ses propres enfants, si Hélène était restée stérile, l'héroïne de *Protheselaüs* corrige à tous égards les insuffisances ou les excès des héroïnes antiques<sup>34</sup>.

<sup>33</sup> M. L. Chénierie (« La dénomination des personnages féminins dans les romans de Hue de Rotelande », art. cit., p. 356) suggère que « si l'auteur évoque la beauté de l'héroïne antique pour louer davantage celle de Medea, c'est aussi pour rappeler son rôle funeste dans l'*Iliade* et insinuer que Protheselaüs devrait bien continuer à fuir celle qui le terrifiait, à la suite d'un banal ressort de roman d'aventures, une lettre falsifiée, sans doute comme le Jason des Argonautes, avait fui la colère de Médée, son épouse trahie. »

<sup>34</sup> Si, comme M. L. Chénierie le suggère, le danger de l'inceste menace aussi bien le mariage de Protheselaüs et de Médée que celui d'Ipomédon et de la Fièvre (qui pourraient bien être cousins), alors il faut croire que loin de conduire à la catastrophe, il encourage au contraire des unions heureuses et fertiles. Peut-on transposer cet heureux effet au mariage des matières bretonne et antique ? Ou faut-il plutôt soutenir que pour Hue, le mariage de Protheselaüs et de Médée au moins est franchement exogamique, Médée ayant acquis une nouvelle identité en devenant reine de Crète ?

*Protheselaüs* devient doublement une sorte de *prequelle* au *Roman de Troie* : d'une part parce que l'histoire des Argonautes dans laquelle figure Médée se situe en amont de la guerre de Troie, d'autre part parce que *Protheselaüs* est tué par Hector dans le *Roman de Troie*, comme *Thèbes* contient le récit de la mort d'Hippomédon. Mais *Protheselaüs* fait bien plus que de prétendre prolonger en amont l'histoire de personnages somme toute secondaires dans le *Roman de Troie*. Il leur offre une autre vie plus heureuse, plus conforme finalement à ce que peut attendre le public aristocratique et courtois à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Plus qu'une *prequelle*, c'est donc une *contrefiction*, une nouvelle version qui vise à se substituer à la fiction initiale, pour reprendre des concepts élaborés par Richard Saint-Gelais<sup>36</sup>. Ce rôle de contrefiction, *Protheselaüs* le joue par rapport à *Troie* et sa version de la légende des Argonautes en métamorphosant Médée, en lui faisant incarner les valeurs d'un nouveau roman ; il le joue aussi par rapport à *Thèbes*, car si *Ipomédon*, le roman du père, prétendait être la source du *Roman de Thèbes*, *Protheselaüs*, le roman des fils, en renouvelle l'histoire : il raconte lui aussi une guerre féroce entre deux frères pour des raisons d'héritage, mais il en donne une conclusion différente. La manière dont Hue réécrit le duel final entre les deux frères en change radicalement la perspective. Il en atténue d'abord le caractère odieux en indiquant que les frères se battent sans se reconnaître. La première phase du duel se déroule de manière similaire dans les deux récits. Le mauvais frère est le premier à tomber, grièvement blessé. C'est à ce moment que *Protheselaüs* identifie Daunus et s'émeut du sort de son frère, comme Polynice dans *Thèbes* se désole d'avoir blessé à mort Étéocle. *Protheselaüs* descend de cheval et vient soulever la tête de Daunus (v. 12250). Polynice embrasse le visage d'Étéocle, puis prend la parole pour déplorer que l'orgueil de son frère les ait conduits à cette terrible extrémité<sup>37</sup>. Étéocle, rempli de rage, frappe son frère de son épée. Polynice, avant de mourir, a le temps de condamner cet acte lâche. Aucune réconciliation n'est possible, même au seuil de la mort. En revanche, Daunus, en revenant à lui et

<sup>35</sup> Je rejoins ici les analyses de F. Mora qui en étudiant les prologues et épilogues des deux romans conclut à « [l']état d'esprit « agonistique » [...] qui lui fait souhaiter de refaire cette matière en mieux et qui fait de lui le champion d'une nouvelle culture, essentiellement laïque, fondée sur l'usage de la langue vernaculaire, le « romanz », et sur la promotion des valeurs profanes à l'œuvre dans les milieux seigneuriaux. » (« Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », art. cit., p. 112).

<sup>36</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, 2011 p. 139.

<sup>37</sup> *Roman de Thèbes*, éd. cit., v. 11427-11432.

en reconnaissant son frère, prend la parole pour confesser la faute dont il s'est rendu coupable envers Protheselaüs. Alors que Polynice a évoqué sa mère : « Beals sire frere,/ de mal heure nos porta miere ! » (v. 11429-11430), Daunus discerne dans la force de son adversaire celle de leur père :

« Estes vous ceo, pur dieu, bel freres ?  
 Certes, vous engendra my pieres,  
 Car unc ne fust doné coup si bon  
 Nulz hom melz fors Ipomedon. » (v. 12255-12258)

Protheselaüs se blâme en retour d'avoir porté la main sur son frère et lui tend alors sa propre épée pour l'inviter à se venger. Le scénario de *Thèbes* a encore une chance de s'accomplir et l'espace de deux vers, Hue laisse planer le doute sur la réaction de Daunus qui se redresse soudainement : « Daunus est del coup revenus,/ Halegres, seintz e drus./ Salt a son frere » (v. 12277-79). Mais il « salt a son frere » pour l'étreindre et l'embrasser : « si l'embrace./ Cent foiche ly baise en la place » (v. 12279-12280). Les baisers de Daunus font écho à ceux de Polynice et compensent ceux qu'Étéocle a refusé de donner en retour. Les écarts par rapport à la scène du *Roman de Thèbes* (confession du frère aîné au lieu des reproches du cadet, baisers du frère aîné et non du cadet, allusion au père et non à la mère) sont une manière de corriger un affrontement célèbre. Mais ils marquent aussi le refus d'une éthique, celle qui imprègne les mythes antiques, et peut-être d'une esthétique, celle des romans antiques qui les perpétuent. Les romans arthuriens et même certains textes à tonalité épique comme le *Parfait du Paon*, qui choisiront de raconter l'affrontement de parents (frères, père et fils, oncle et neveu) useront systématiquement du motif de l'incognito de l'un des adversaires pour tempérer l'horreur d'un combat fratricide<sup>38</sup>. *Protheselaüs* en rejette de surcroît le cruel dénouement.

Composer une contrefiction, c'est paradoxalement sauver l'héritage antique. J'ai dit que Chrétien de Troyes avait établi un écart spatial et temporel entre Orient et Occident, signant ainsi la disparition des personnages antiques à jamais prisonniers d'un passé révolu. Hue de Rotelande les réinvente, leur donne une nouvelle vie qui s'accorde avec les valeurs de son temps, celles de son public. Non seulement, il réunit sous le sceptre des héros terres occidentales et terres orientales, mais il comble aussi l'écart temporel creusé par les romanciers

<sup>38</sup> Voir mon article, « Le dernier combat du Chevalier aux .II. Epées », *L'information littéraire*, janvier-mars 2007, p. 11-19.

rivaux. Certes les romans antiques n'avaient pas reculé devant l'anachronisme et avaient transformé les héros mythologiques en chevaliers et dames dans lesquels pouvaient se reconnaître les auditeurs de la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>, mais Hue va encore plus loin : ses personnages sont des homonymes des héros antiques qui rejouent sur un mode optimiste des histoires anciennes. Inceste, fratricide, infanticide, magie noire, cycle infernal de la vengeance, toutes ces menaces sur la société que les romans antiques avaient mises en scène dans un univers dangereusement semblable au monde féodal, sont ignorées ou effleurées pour être très vite écartées. Comme l'a montré F. Mora, les valeurs célébrées dans les épilogues, plaisir, amour, largesse sont positives et adaptées au nouveau public pour lequel Hue compose ses romans<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> Sur ce point, voir l'ouvrage d'A. Petit, *L'anachronisme dans les romans antiques du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2002.

<sup>40</sup> Voir « Les prologues et épilogues de Hue de Rotelande », art. cit., p. 112.